

La Beauté de l'affaire de France Daigle

Margaret Cook

Numéro 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004404ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004404ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cook, M. (1992). Compte rendu de [*La Beauté de l'affaire de France Daigle*]. *Francophonies d'Amérique*, (2), 63–64. <https://doi.org/10.7202/1004404ar>

LA BEAUTÉ DE L'AFFAIRE DE FRANCE DAIGLE

Margaret Cook
Université d'Ottawa

La beauté matérielle du sixième ouvrage de France Daigle, *La Beauté de l'affaire*, touche tout de suite le lecteur. Ce volume (tiré à 444 exemplaires et publié par les Éditions de l'Acadie, en collaboration avec la Nouvelle Barre du Jour) se présente avec une couverture de papier vert forêt au milieu de laquelle figurent le nom de l'auteure et le titre de l'ouvrage avec le « B » (de « Beauté ») doré et en relief. La matérialité du texte, ou plus justement sa construction sur les deux pages du livre ouvert, est un élément qui a toujours préoccupé France Daigle et le procédé vaut la peine d'être décrit.

Sur la page de droite, le texte est renvoyé en haut et en bas avec un silence au milieu. Sur la page de gauche, par contre, le texte n'occupe que le bas. La construction concrète triangulaire du texte est ainsi soulignée, construction qui se conjugue avec les autres aspects textuels. Elle unit la réalité et la fiction, et cette union se confirme à la dernière page avec la facture de la compagnie *Eastern Fence* au nom de « Mrs. France Daigle ».

La Beauté de l'affaire est doté d'un sous-titre : « Fiction autobiographique à plusieurs voix sur son rapport tortueux au langage ». L'auteure s'est déjà servie de sous-titres pour fournir des précisions à ses oeuvres, notamment dans cette même perspective de l'éclatement des frontières entre genres. Son premier ouvrage, *Sans jamais parler du vent* (1983), par exemple, porte le sous-titre « Roman de crainte et d'espoir que la mort arrive à temps ». En effet, les oeuvres de France Daigle ne sont ni roman, ni poésie, bien qu'elles soient présentées dans une écriture à la fois poétique et narrative. Elles sont inclassables, comme le constate Raoul Boudreau dans son introduction à la poésie acadienne contemporaine.

Le texte s'ouvre sur un architecte, bâtisseur et créateur, celui qui matérialise les structures : « Il [l'architecte] cherche une cohésion d'ensemble, et cette cohésion, quand il la trouve, il la projette dans l'espace. » (p. 47) Celui-ci prie le « Grand Bâtisseur ». En fait, tout le texte est érigé sur des gens qui bâtissent, concrètement ou au figuré.

Aux côtés de l'architecte se trouve sa femme qui englobe la dimension religieuse de la création. Celle-ci tient le livre de prière, la prière étant aussi langage. Dans son deuxième ouvrage, *Film d'amour et de dépendance* (1984), le locuteur de France Daigle définit l'Acadie comme « une entité religieuse et économique plutôt qu'un pays proprement dit » (p. 36). Dans *La Beauté*

de l'affaire, la dimension religieuse est reprise et ajoute un autre aspect à la création en faisant intervenir le Verbe de Dieu sur lequel le texte se termine.

En même temps, à travers une autre voix, le quotidien est représenté par l'homme avec la chaloupe, qui va bâtir une clôture dans une île. Cette île est chargée de refléter le lien intime entre l'histoire de la vie quotidienne et l'histoire de l'imaginaire.

Daigle s'est toujours intéressée au langage dans les rapports entre le littéral et le figuré. Dans ce texte, des écrivains acadiens construisent littéralement sur un terrain, ce qui ne devrait pas nous surprendre, mais l'interrogation du langage n'est jamais loin : « [Haut de la page] [...] Les chefs d'équipe avaient décidé qu'il faudrait les [des trous supplémentaires] creuser à la main. Quelqu'un creusait. [Bas de la page] Les trous du langage, là où on se noie. » (p. 39)

La voix de l'artiste se fait entendre et cette voix commente l'écriture même, quelquefois sur un ton légèrement ironique : « Duras, elle, au moins, remplit ses pages. Les livres coûtent cher. Personne n'aime se faire avoir. » (p. 21) Elle définit la situation de l'écrivain(e) acadien(ne) face au langage qui bâtit le texte : « Tous et toutes nous patageons dans le bilinguisme tandis qu'ailleurs des gens se taisent, élèvent des clôtures [d'où la *Eastern Fence*] sur notre âme, autour de notre être. Chaque mot comme une sentinelle prête à protéger et à défendre, prête à tirer et à blesser. » (p. 30)

L'interrogation première et dernière est donc une interrogation du langage, mais toutes les voix du texte sont interreliées dans leur ampleur littérale et figurée. Au départ, quel que soit le choix de lecture (le point de vue de la fiction ou de la réalité), il mène inévitablement à l'autre. Chez France Daigle, la cohérence textuelle se fait de plus en plus forte, même si la composition du texte semble de plus en plus éclatée.